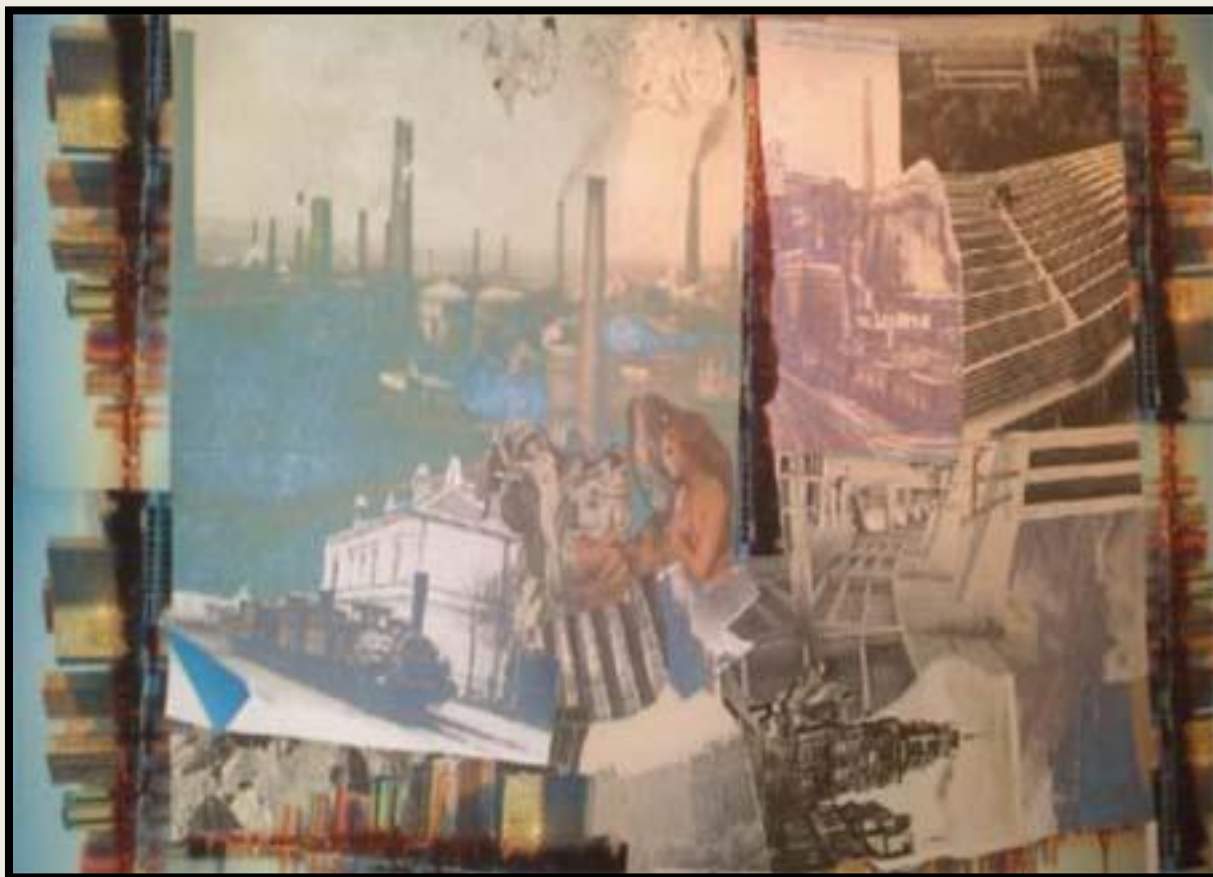


# LES VILLES MUTANTES

## ET AUTRES CURIOSITÉS BÉTONNÉES



© Collage : Le Fil Céleste

**Auteur(e)s** : Air Nama – Alice Ligier – Bernard-Guy – Cicero Melo – Enfant de Novembre – HP Rodriguez – Kaloup – Le Fil Céleste – Lenilo – Marcus Santner – Maria Ivaldi Lozano – Scribe – Sophie Lucide – Za Camion

**Rédac'cœurs** : Air Nama – Tof ' – Le Fil Céleste

**Technique** : Librexpo

Après Sous les candélabres, puis Labyrinthe(s), Incarnation et Enfances, nous arpentons pour ce n°5 tous les -im-possibles, parcourons les courbes urbaines imbriquées les unes aux autres, nous égarons, ravis, nos idées toutes faites au fil du labyrinthe qu'on empreinte, au fil des "villes invisibles" telles que les décrit Italo Calvino dans son livre éponyme.

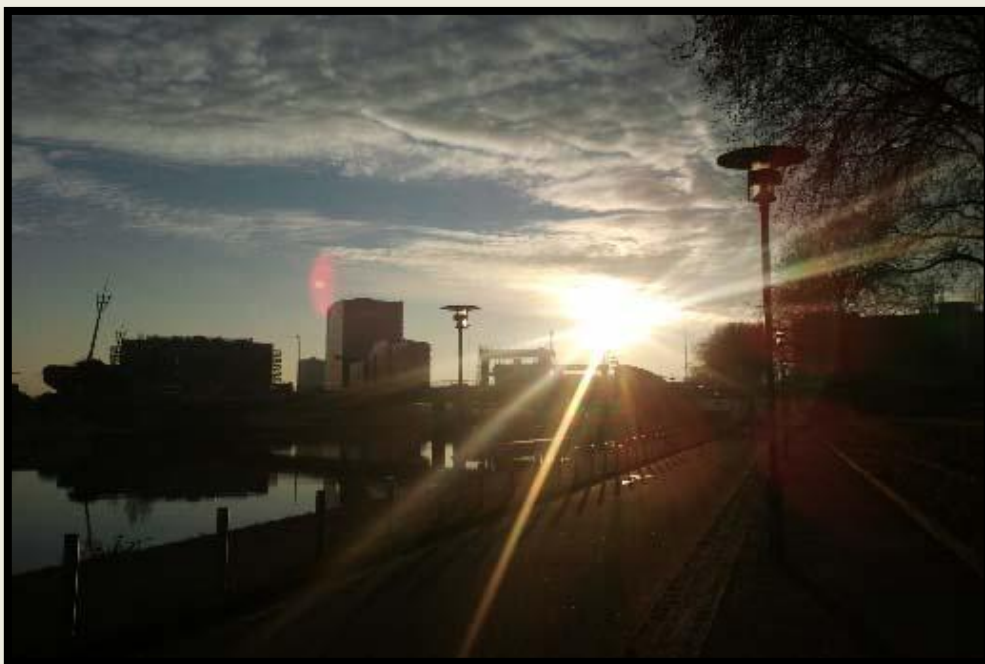
*"La ville ne dit pas son passé, elle le possède pareil aux lignes d'une main".<sup>1</sup> Et nous provoque l'envie de lire sur et entre les lignes de nos mains, y lire des bribes de passé tout en saisissant quelques fulgurances précoces sur fond d'horizon imprévisible.*

*A la "mémoire plastique" des villes visibles se tissent les "signes invisibles qui finissent par modifier physiquement l'architecture de la ville elle-même."<sup>1</sup>*

*Sans prétendre en délivrer une analyse approfondie, l'on s'attache à l'idée de vouloir cerner le contour de ces "signes invisibles", d'en prélever ici quelque fragrance à la manière d'un chimiste en herbe pour nous figurer mieux l'esquisse de nos propres signes, galaxie influençant la constellation d'ondes interagissant et modifiant sans cesse l'état de la carte du ciel. Alors on se met à imaginer de nouvelles frontières...*

*Des nouvelles frontières, détachées des mémoires, rebelles aux sillons de vie, destinée. Les frontières ne sont pas celles qu'on imagine....*

*Air & 'Tof*



© photo : Tof'

# TABLE DES MATIERES

*Préface* de Bernard-Guy

La ville invisible ----- Cicero Melo

La ville souterraine ----- Le Fil Céleste

[Le ventre de Tartare] ----- Lenilo

Aimanforta ----- Sophie Lucide

On va demander la route... ----- Kaloup

Ville et femme ----- Alice Ligier

Délicieux ennuis des rites provinciaux ----- HP Rodriguez

*Interlude* : La ville ----- Za Camion

Pavés pas vus ----- Marcus Santner

Elle est no man's land ----- Maria Ivaldi Lozano

The Smell of Us : Genèse du projet ----- Scribe

En y revenant... ----- Enfant de Novembre

La dernière ville invisible ----- Cicero Melo

*Postface* de Air Nama

# PRÉFACE

Bernard-Guy



© Abbaye de Kerwend dans les Cornouailles, Photo de Bernard-Guy

Je n'aurais sans doute jamais écrit un seul mot dans LAT, non que je m'en détourne volontairement mais tout simplement parce que nos trajectoires ne se croisent pas, d'ordinaire : chacun sa sphère de création et d'action ...

Mais les rencontres réciproques, lorsqu'elles partagent, sont toujours belles et enrichissantes, n'est-ce pas ?

C'est ainsi qu'un jour, je tombe sur une image publiée dans un autre univers que le mien, par un ami lointain ... Cela me parle, je suis concerné et je commente, faisant part de mon impression, de mon émotion, de mon sentiment et de mon expérience à cet égard par ces quelques mots simples et spontanés que je jette un peu comme au flot la bouteille contenant quelques mots rapidement griffonnés, condamnée sans aucun doute au roulis éternel.

*« Je suis toujours aussi fasciné par les "abandons" de ce genre, hantés de pesants fantômes qui ressassent les illusions perdues des Hommes...*

*Du Machu-Picchu au haut-fourneau de la sidérurgie défunte, des fonds de mers aux plus hauts sommets, j'y ai sans doute réalisé sur des pistes improbables mes meilleurs clichés, loin des autoroutes touristiques ; des images qui n'ont nul besoin de légende pour s'exprimer envers ceux qui partagent ce sentiment étrange » ...*

Et, après lecture, contre toute attente, mon ami me demande si j'accepte d'illustrer partiellement le projet que voici à ma façon ...

Passé le moment de surprise, je réponds modestement « volontiers » ... mais pas d'image car le temps me manque pour fouiller dans mes 'archives photos' vu les délais, juste quelques mots qui viennent du cœur, oui bien évidemment ! ...

Voilà comment, voilà pourquoi ...

Quatre tours du globe, de multiples missions et rencontres sous toutes les latitudes et au coin de ma rue m'autorisent à vous dire ceci ...

Pour toute entreprise humaine - et bien qu'inévitable - « la fin » est un pas difficile à franchir, qui laisse parfois de belles traces, souvent tragiques, toujours muettes mais assourdissantes pour qui écoute dans le détail comme en perspective le Temps des Hommes qui passe ...

Les choses ne s'arrêtent pas toutes par de mêmes causes, pour des raisons identiques et d'ailleurs : où se trouve la raison là-dedans ?

C'est bien l'irrationnel qui gouverne tout ça, non pas tant qu'on ne puisse pas l'expliquer mais bien qu'on y soit arrivé un jour et que cela se passe néanmoins, malgré nos capacités cérébrales de prévision, notre ... longue « jurisprudence » sociétale qui devrait nous faire flairer l'échec à venir et tout tenter pour l'éviter ...

Bien sûr, le cataclysme anéantit tout, sans prévenir ou presque, nous laissant des ruines qui plaident douloureusement pour le repos des âmes comme à Pompéi ; les navires coulent sous l'ouragan, les maisons s'envolent dans les cyclones, sans oublier les légendes : l'Atlantide, les villes englouties, les cités que condamna l'ire des dieux créés par les humains, les Sodome et Gomorrhe. ...

Mais surtout ...

Les Précolombiens décimés par la très catholique Conquista ...

Avant eux : Carthage et Caton qui la veut rasée ...

Bien après, Coventry bombardée à en devenir un mot commun signifiant l'éradication, et Dresde sous le feu allié qui lui répond ...

Et encore les rues vides d'Oradour, les baraquements et les fours d'Auschwitz ; l'observatoire mutilé, symbole du feu nucléaire sur Hiroshima ...

Plus près de nous : les tentes envolées des camps pour réfugiés et exilés d'Orient à l'Afrique ; partout, les charniers de la honte, véritables mausolées de la mort qui accusent ...

En ces temps de prétendue crise, mon engagement de vie m'interdit d'oublier toutes les friches industrielles hideuses qui lézardent le miroir aux alouettes du système où se fatiguent les cris poussés par les orphelins du travail digne.

La liste est inépuisable, de la folie humaine : lieux abandonnés, ces vestiges épars sont là pour la désigner ...

Par bonheur, tout « abandon » n'est pas synonyme de catastrophe car l'Homme est ainsi fait : laborieux ou instinctif, il vit, façonne, crée, veut laisser un témoignage de son passage furtif, livrer un relais, un message même ...

Seulement voilà : à ce jour, on n'a déniché qu'une seule pierre de rosette et le Champollion qui déchiffrera tous les signes de présence intelligente et communicante passée ( et à venir )

n'est pas né, loin s'en faut : le mystère sera long sinon éternel, survivant sans doute à l'extinction humaine et chaque jour l'alourdit de nouveaux vestiges pour les générations futures – s'il en est – qui ne comprendront peut-être rien aux dépôts nucléaires dégageant tant de radioactivité, aux fossiles de chars figés dans le désert, aux derricks rouillés, aux menaçantes mises en garde barbelées séparant les deux régimes coréens, que sais-je : les exemples pullulent ...

Les lieux abandonnés sont fascinants : ils parlent, murmurent, pleurent ou se taisent ; tout dépend de celui qui écoute ...

Si toutefois quelqu'un écoute ...

Car l'abandon d'un "lieu" se déploie aussi au futur présent et sans doute de manière plus froide et anonyme : ces milliers de profils interrompus sur facebook, espaces numériques subitement et définitivement figés sur un avatar sympathique ou un statut insouciant mais d'un coup, éternellement impérissables dans le gigantesque cimetière informatique ; les commentaires s'espacent puis désertent de jour en jour, évoquant implicitement, sans jamais le confirmer, une issue dramatique pour tel ou tel titulaire virtuel que l'on ne connaîtra jamais dans la vraie vie ...

A partir de 1972, la NASA a envoyé des sondes d'exploration assez particulières dans l'espace, dont certaines parcourent désormais l'univers au-delà de notre système solaire ...

En effet : quatre d'entre elles portent un message « mathématique » à la fois complexe mais déchiffrable selon des clés supposées simples, tentant de nous définir, de nous présenter à une éventuelle intelligence extraterrestre ...

Dans 40.000 ans, l'une d'elles abordera la banlieue d'une étoile, environnement susceptible de compter des planètes dites "telluriques" et non "gazeuses", c'est-à-dire éventuellement réceptacles d'éléments constitutifs de la Vie, selon d'aucuns ...

Ces robots spatiaux, témoins à la fois minuscules mais probants, qui survivront peut-être à notre bref passage temporel dans l'histoire de l'univers, resteront-ils à jamais des « lieux définitivement abandonnés » qui erreront en vain jusqu'à l'extinction éternelle de Tout ou bien feront-ils l'objet, en un spatio-temporel à venir, de spéculations inimaginables quant à leur origine et leur signification ?

Bernard-Guy, sociologue et solidaire, jazzman, romancier et imagier ...

...

PS : Avec toute mon amicale estime pour ce très beau projet numérique à qui je souhaite ardemment de n'être jamais « abandonné » ...



# LA VILLE INVISIBLE

Cicero Melo

Dans le cœur passionné

Il y a une ville invisible :

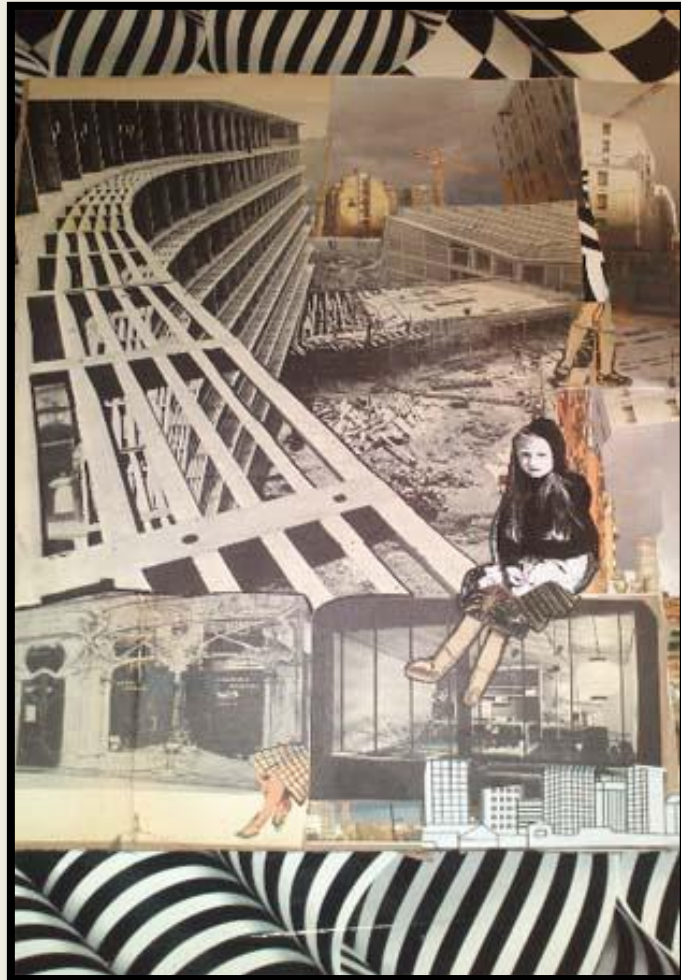
Celle où tu habites.

Je plonge dans tes miroirs

Et je me déconstruis.

# LA VILLE SOUTERRAINE

## Le Fil Céleste



© Collage : Le Fil Céleste

- Où vas-tu?

- Aux Archives de la ville.

- Encore? Tu prends le métropolitain?

- Oui et je prends aussi le nouveau tramway, puis je marche.

- Rhoo la chance, mais tu fais quoi là bas?

- Je cherche dans cette ville très grande, une bâtisse très grande, avec des couloirs très grands, et dedans des livres très grands, l'histoire d'un petit corps parmi les petits corps.

- D'un petit quoi?

- J'ai 4 ans.

Cité des cheminots face à la cité-jardin d'Epinay-Sur-Seine.



Il faut inventer le ciel entre les briques rouges et les ronciers du chemin. Le maire a des projets pour ceux qui boivent du café lyophilisé avec un ajout de lait concentré.

Les circuits électriques noirs traînent des trains usés jusqu'à Paris. Mamie ne parle pas beaucoup. Elle étend son linge dans son nouveau cellier carrelé. Le reste du parquet est ciré.

J'aime ses yeux baissés, son silence de pétroleuse, ses comptes méticuleux dans ses carnets, ses secrets prolétaires que je voudrai partager.

Sur le parvis de la Poste je lui dessine à la craie des aéronefs puissants qui la conduisent à des châteaux japonais.

Elle refuse catégoriquement de s'y rendre et se recroqueville dans ses Scholl déformés. Son unique voyage sera la nouvelle supérette du quartier, celle en plastique acidulée avec sa galerie couverte, son salon de thé incorporé.

La ville l'oublie mais je viens la voir parfois le mercredi.

-J'ai 6 ans.

Cité des Marais à Saint-Gratien.

J'ai un vélo bleu pour faire quatorze fois le tour, sans m'arrêter, des grands ensembles blancs. L'hygiène et le confort pour tous.

Je suis une habitante modèle et recensée, qui pédale à vive allure sous les tubes lumineux installés à intervalles réguliers.

Je collectionne des petites coquilles plâtreuses trouvées dans un bac à sable apatride. Je sors souvent de l'école vers 16h30.

Je ferme la porte sur le tumulte vide de ma cité polie.

Mais dans l'appartement trop grand, les meubles familiers chuchotent, deviennent étranges depuis que mon père végète dans une clinique propre et spécialisée. Maman se perd dans les vapeurs incessantes du Calor: les brumes artificielles emportent son joli visage de banlieusarde-cloporte échouée. J'enferme mes rêves à double-tours dans des cagibis sans signalétique. Retrouver les Petits-Bois, les têtards et l'odeur du terreau humide.

La ville m'absorbe mais je renais dans un autre épisode des Mondes Engloutis.

Je n'ai plus d'âge, je n'ai plus de vélo bleu, j'ai perdu mes coquillages.

J'habite? A Paris ? Et c'est aussi l'heure de rentrer.

Je pars creuser là d'où je viens.

Les mêmes escaliers, à l'envers des siens.

Au sous-sol des Archives, je cherche le nom de celui qu'on m'a caché.

Frottements minimes de mes mains, lymphes qui transperce et qui sèche sur les derniers écrits des destins rétrécis.

Le registre de destination des corps numéro 33-37, année 1949 se referme lentement.

L'après midi est interminable et pourtant déjà finie.  
Aucune figure embryonnaire n'éclot d'aucun papier froissé.  
Les lointains insondables.

La ville se contracte et m'invite à remonter.  
Les poissons de mes rêves ocres butent en silence contrent des fenêtres condamnées.

Demain, je reviendrai.  
Il n'y aura plus de registres à consulter.  
Les villes ouvrières tairont à jamais leur passé.  
J'irai peut-être dans l'immeuble d'en face.  
Les ombres se lèveront alors des sols javellisés.  
Elles viendront par milliers, par des passages secrets, des anciens cagibis aux caves abandonnées.  
J'entendrai leurs âmes sortir des conglomérats ossifères pour disparaître à jamais sous le béton armé.  
Des exsudats, de la craie, de l'eau de pluie se déverseront des convertibles crevés.  
Il faudra se pencher. Et essayer de deviner :  
Car c'est là, dans la dernière lumière du jour, que certaines femmes, allongées, nettoient en vain l'obscurité étoilée.  
De leur langue pointue et acérée, elles enroulent des secrets aux appendices sucrés.  
Les paupières fermées, bien parallèles, des larmes réfractaires coulent sur leur corps plié.

Je reviendrai vite dehors, essoufflée.

Loin des enfants transparents.  
Loin des vierges qui pleurent dans le ciment.

Je me tiendrai debout, sur les trottoirs sonores, les dalles glacées.  
Mes empreintes opiacées oublieront les lignes de ces souterrains sans issus.  
Les grands espaces circulaires me rattraperont.  
Je perdrai les derniers mots dans les bouches d'incendie vieilles.  
La ville dispersera mes destinataires terribles et inconnus aux quatre coins des rues salies...

# [LE VENTRE DE TARTARE]

Lenilo

J'étais,

Arrimé aux filaments du sol

Par mes pieds

A l'haleine réglisse,

Dans la cage sans symbole ;

J'avais des chaînes de trottoirs.

Quand mes doigts anodins

Tissaient la camisole

La prison, au relief citadin

Où les ombres s'immolent

Et où coulent les pisses,

Je hurlais dans le noir.

Les réverbères en rangs d'eau.

Nyon par un soir Cerbère

M'aspergeait d'un rideau,

D'une toile cent mystères.

Et dans la nuit, j'étais

Tremblant de vie, j'étais

Fasciné par les flaques.

Pétrole, pétrole en douces plaques.

Je me gorgeais soudain

De la noire luisance,

Et la ruelle, Byzance,

Fit choir sur mon destin

Le typhon des sensations propices.

Je hurlais dans le noir,

D'un bonheur agaçant

Et je donnais à voir

Un leurre incandescent,

Esquisse d'oasis.

J'attirais les regards  
Les Hourra ! des passants  
Nourrissais leurs cauchemars  
Leurs abîmes rugissants...  
Mais dans la Ville Sombre,  
Aux poisseuses fibres  
J'étais,  
Sous les rieuses tombes  
Qui vibrent  
J'étais,  
Je crois que j'étais libre.

# AIMANFORTA

Sophie Lucide

Aimanforta est l'endroit où je voudrais être maintenant, c'est pour cela que j'écris : pour m'y rendre avant l'heure; cette ville m'est encore invisible et pourtant il me semble l'avoir toujours connue.

Coordonnées : Nord-Ouest, Sud-Est. Deux ventricules latesques. Aucun problème pour s'y rendre, l'endroit est accessible, ouvert, malgré ses méandres labyrinthiques. Ultra simple et sophistiquée, c'est la place privilégiée, the place to be. En guise de passe, un haïku ouvre ce fort aimant la singularité. Moi qui me suis toujours trouvée banale, je n'en reviens toujours pas d'y avoir accès. Les hôtes de ce haut lieu m'ont envoyée une boussole, en toute discrétion. Le temps que j'en comprenne le fonctionnement et j'ai failli rater l'embarcadère. Je ne vous l'ai pas dit ? Je me rends sur une île. C'est capital, pourtant.

L'image d'Epinal de l'île paradisiaque bordée de cocotiers oblitère les villes habitées à longueur d'année, jour et nuit, avec les factures tombant comme une drache, dans la même indifférence. Aimanforta, ville embrumée jusque tard le matin et dès le soir, à la tombée précoce de la nuit, se mérite comme on pourrait le lire dans un guide touristique, s'il en existait un. Mais une ville sans hôtel ni casino, sans centre commercial ni « zone de loisirs » n'attire que peu la foule. On en a tout de même parlé récemment dans les journaux car elle fait partie, cette île, de la liste qui s'étire au fur et à mesure que la banque fond. La liste des îles en voie de disparition. On ne sait si peu à peu elle sera absorbée par la mer ou si brutalement elle s'y noiera dans un « plouf » de consternation. Alors, comme moi, quelques badauds viennent y jeter un œil tandis que les autochtones préparent leurs cartons. On ne décèle dans les regards croisés aucune trace d'hospitalité ou de compassion mais une forme étrange de culpabilité partagée mais incomprise, de part et d'autre. La ville à l'agonie ressemble maintenant à un vague décor hollywoodien où l'on évite dans un pas de danse une botte de foin désintégré balayant l'avenue principale sous les volets déteints et clos. Dans cette île minuscule où l'on parle français, deux plages quasi désertes se présentent au choix. Celle au Nord, au sable noir distribué par le volcan éteint, et celle du Sud, damée de galets aussi brûlants que polis. C'est pour cela sûrement qu'on l'aborde sur la pointe des pieds. Le reste de l'île est bordée par une falaise abrupte le long de laquelle est posé un ruban de goudron crevassé, la seule route proposée, maculée de panneaux annonçant d'innombrables dangers. Si l'on a d'ailleurs la curiosité de jauger cette falaise ocrée, on pourra compter les épaves que la roche a désormais intégré au paysage.

La mer se déchaîne souvent et semble impatiente d'avoir à se passer de ce caillou dans sa trajectoire. Quant à la ville, elle s'efface d'elle-même, comme si, lasse de cette existence d'invisibilité elle ne songeait qu'à s'y fondre une fois pour toute. C'est ce qui

paradoxalement lui donne un relent d'humanité, à la veille de sa chute, une ultime bouffée de vie avant le déclin qui s'annonce. Les maisons et l'immeuble de la grande avenue se penchent maintenant en une révérence inutile. Dernier salut sans inventaire. On ne soldera rien cette année, si ce n'est la folle ambition de conserver dans un coin de mémoire l'illusion d'y avoir été.

Aimanforta, je t'ai aimée et je te rêve encore. Je retrouvais en toi cette force sauvage dont j'espérais confectionner un terreau vivifiant et puis, comme les autres j'ai rejoint les sirènes allongées. J'ai bradé ma fierté tandis que tu sombrais, je n'ai rien fait pour toi. Pas levé le petit doigt que j'observe dessiné sur un panneau abandonné sur la chaussée. Me sentant inutile je n'ai pas compris à quel point tu comptais, même éloignée, inaccessible. Invisible, je te croyais invincible. Invisible, tes ronds dans l'eau dessinaient une cible au cœur de mon plongeon. J'ai fait un plat. Un 9 s'est dessiné sur mon ventre, la vague dépigmentée par mes enfantements. J'ai pêché un œuf. Puis deux. Aimanforta, je t'aime encore et comme tout ce que j'ai aimé, je t'aimerai toujours. Ces œufs-fossiles, je les poserai sur ma table de travail comme deux pièces maîtresses au jeu d'échecs que je collectionne. Je les prendrai souvent en main, peut-être même un jour, dans un accès de colère m'en servirai-je en guise de poing américain pour damer le pion à un des fachos qui a pignon sur rue. Salauds de cons, les voici se reproduisant comme des mouches en pondant dans les esprits faibles leurs immondices, elles aussi invisibles. Transparentes, elles transpirent la haine apitoyée. N'oubliez pas Aimanforta, parce que vous n'y avez pas été, même en hiver. C'est à l'automne qu'elle prenait toute sa valeur, peuplée par les chauves souris attestant son esprit sain. Gardez en mémoire sa route coupant en deux hémisphères son cerveau trépané. Jusqu'au printemps où le persil foisonnant, couché sous le vent, apportait aux narines toute sa senteur subtile. Sa vitamine, je le sais, est gravée au cœur de l'œuf-fossile. Elle restera vivace.



# ON VA DEMANDER LA ROUTE...

KaLoup



© Photo : KaLoup

Ouagadougou, une ville aussi foutraque et voluptueuse mérite bien qu'on s'y attarde un peu, qu'on en parle, qu'on toque à sa porte pour lui rendre visite à défaut de lui prendre la main pour l'emmener jusqu'ici chez nous en Europe sous nos regards interloqués... Ses faubourgs gourmands et éloignés, ses quartiers villages qui, comme un troupeau de moutons, soulèvent toute la latérite du monde pour se cacher du soleil, ses troupes et ses manquements, ses yeux clos et ses alertes.

Approchons-nous librement de ce coin-là du Burkina Faso, sans parlementer, c'est franco de port.

Voilà une ville-mille-visages, un essaim d'abeilles, un charme flagrant, une flagellation de poussières sur un tapis volant. Je pose nos orteils nus sur un rebord de rue et aussitôt nous cheminons vers l'inconnu, seuls jamais ne serons. La solitude en cette Afrique-là sera délicate à dénicher, rare et impossible.

La ville s'est dessinée en secteurs, rien de bien original mais chacun d'eux conserve sa faculté de village ; des barrages et des rivières strient l'architecture rouge des lieux, la circulation des biens et des personnes arrive à saturation dans un brouhaha presque pestilentiel et hasardeux. Vivre à Ouaga c'est d'abord y habiter, y avoir construit son chez-soi, son propre home sweet home ! Comme la maison est signe de réussite, on s'arrange pour qu'elle soit bien grande, qu'elle puisse réunir la famille entière dans une même concession. Peu d'immeubles encore, c'est l'habitation individuelle qui est prisée à un point tel que la

taille de la capitale burkinabè se la joue très tache d'huile dans un étalement presque démesuré et toujours plat. Plus on va en périphérie, plus les parcelles non loties font florès : ce sont des terrains sur lesquels les gens s'installent sans autorisation et plutôt même en toute illégalité et qu'ils rachètent ensuite à qui de droit, en arguant que le terrain est à eux puisqu'ils étaient là les premiers à s'installer, et ce, dans une joviale anarchie d'absence de plan d'urbanisation ! Les autorités sont bien obligées de facto de reconnaître les occupations et de les rendre conformes au droit moderne, sous peine de conflit coutumier interminable et insoluble. Il n'y aura, pour tout dire, « déguerpissements massifs » que si un nouveau quartier de riches veut se lotir et prendre ses aises...

Trois millions ! Trois millions d'habitants à Ouaga, nous y sommes ! Une foule des grands jours ! Tout en gardant ses allures de capitale avec des quartiers neufs rutilants et d'autres récents aussi mais proches des villages de brousse avec ses cases en banco (les fameuses parcelles non loties), les rues oscillent entre le bitume et la franche boue séchée que les pluies de la « saison des pluies » arrosent régulièrement entre juin et septembre... Oui, l'été, il pleut souvent, des pluies énormes violentes qui réveillent ici de sourdes angoisses d'inondations !

Il y a peu, une « vieille » autant dire une grand-mère, a vu en quelques minutes sa chambre engloutie sous 1m20 d'eau et de boue. Septuagénaire, elle découvre comment, avec les dérèglements climatiques, une saison pluvieuse est devenue sauvage et meurtrière. Depuis, dès qu'un nuage est menaçant, elle commence à paniquer. Il faut du temps pour l'apaiser. Les autorités, modernité de la téléphonie mobile oblige, envoient des SMS quand ils suspectent une hypothétique inondation due à de fortes pluies prévisibles, pour que la population prenne ses précautions. Las ! La météo ici aussi se trompe et donc affole plus que ne prévient et quand l'alerte réelle sera donnée, on craint que les gens ne bougent plus...

La concession où cette vénérable Rosalie habite, a évolué au fil du temps en fonction de l'histoire de la famille, du nombre de femmes et d'enfants, de parents éloignés, de cousins hébergés, au rythme imprévisible de l'accroissement de la dite famille ; c'est un lieu chaleureux avec une vaste cour autour de laquelle toutes les pièces sont disposées par foyer, un « deux pièces salon-chambre » pour un encore célibataire ou un trois pièces pour couple avec enfants... Dans cette cour, quand l'eau n'est pas reine, une vie intense s'y observe car la cuisine à ciel ouvert, c'est là, la toilette des enfants dans la bassine, c'est là ! La sieste du « vieux » à l'ombre d'un manguier, c'est là, les palabres d'entre femmes sous un auvent en paille (un « hangar ») c'est là également ! Il y a les noix de karité qui sèchent au soleil, future huile bienfaitrice, les épis de mil étalés eux aussi mais à l'abri des becs affamés de la volaille en liberté. Un enclos pour une vache, un grenier en paille pour stocker les céréales, un coin douche-WC en plein-air, clos de murs à mi poitrine.

Tout commence justement la veille, par la douche du soir : on se lave dans une salle de bain commune à toute la « cour ». C'est une petite pièce rectangulaire aux murs à hauteur d'homme, le plafond c'est le ciel. On y porte un grand seau d'eau (le robinet collectif est à

l'entrée de la cour) et avec une puisette, en route pour le décrassage ! Certains mitigent leur eau pour la tiédir ou la réchauffer grâce à un feu de bois providentiel. L'eau s'évacue sur le sol en pente dans un tout à l'égout improvisé. Le matin, priorité chronologique à ceux qui partent travailler, il y a file d'attente, les hommes nus à la serviette ceinte autour de la taille se brossent les dents silencieusement. Les coqs et les ânes eux animent le fond sonore. Le démarrage est diesel mais très matutinal. Préférons donc la douche du soir quand le jour tombe, que la lune ou les étoiles s'allument une à une. C'est ambiance premier soir du monde où l'on est né nu ! L'eau salvatrice efface les traces de la journée, apaise la peau, rafraîchit salutairement. Aucun centimètre carré n'est oublié, ni même par les moustiques qu'on chasse vainement à coups de serviette. Souvent dans les quartiers éloignés, pas d'électricité, pas de lumière, peut-être une lampe-torche exténuée, puis l'œil s'apprivoise aux éclats de la nuit.

L'univers de la nuit propose des « grins », sorte de secondes familles de bord de route où un noyau dur d'amis se retrouve devant la concession et refait le monde nuitamment autour du thé, lequel est proposé trois fois avec les mêmes feuilles de thé vert. Il est de coutume de dire que le premier est amer comme la vie, le second fort comme l'amour et le dernier doux comme la mort. Il ne nous sera pas rare de traverser la nuit, bien éveillés par une théine en pleine forme dans l'organisme.

Le cabaret, lui, sera destiné aux buveurs de « dolo », bière locale à base de mil fermenté, un cidre local au goût aigre que l'on boit à pleine calebasse. C'est une simple maison dont la cour est peuplée de bancs assez bas pour que les clients s'assoient et boivent, on y retrouve les voisins, les amis, avec qui on invective sa chienne de vie avec des yeux troubles et la langue bien pendue.

Plus tard, après délibérés fructueux avec Morphée, voilà toujours très tôt le réveil matinal, même si le moment est venu de lancer le ventilateur aux pales juvéniles pour reprendre un tant soit peu de sommeil dans un semblant de fraîcheur. L'impression s'avère efficace car parfois Morphée en personne réapparaît même, généreux. Le temps d'un « Lipton » à l'orange accompagné d'un sandwich à l'omelette froide, nous voilà en route à l'arrière d'une moto aux suspensions ancestrales et une « transmission » absolument défectueuse qui, à chaque tour de roue, grince, miaule, hurle, le tout avec une vitesse de croisière d'un impérial six ou sept à l'heure (c'est dire, de vélos toniques nous doublent !). On arrive à bon port avec compotée de fesses à la latérite. Nous passons donc une journée ici sur cette Terre-là, de cour en cour, de banc en banc, à faire les présentations, une avalanche de nouveaux visages, de mains serrées, de verre d'eau de bienvenue, de cacahuètes grillées, de tô sauce gombo, de riz gras qu'on mange à pas d'heure car il y a toujours de quoi manger !

Beaucoup de mots, beaucoup de regards, beaucoup de contacts. On sent les textures de peaux à travers les poignées de mains : les doigts secs, les doigts gouleyants, les doigts placides, les doigts énergiques, tout se lit et ici, on touche, on se touche beaucoup, il y a presque des conversations tactiles, des remontées dans l'existence des gens quand leurs

doigts même brièvement explorent les nôtres. Et puis ça tchatte ! ça discute ! ça ironise et ça démonte ! ça remonte ! ça descend en flèche ! ça décrypte ! ça commente ! Les conversations à bâtons rompus peuvent durer des heures, elles ne tournent pas en rond car le monde est leur terrain d'action et le monde est vaste ! Radio France International RFI et Internet pour les plus jeunes alimentent les palabres sur les fracas du monde ! Verbe jouissif ! De l'inénarrable ou presque ! Truculent ! Jouasse ! Cocasse ! Le spectacle est partout ! La langue française est une pâte fertile que chacun ici pétrit, malaxe, bichonne, affectionne, invente, réinvente, découvre et magnifie !

Parler aussi de la couleur du ciel : quand la saison pluvieuse donne bien l'été, le ciel se noircit d'encre, le vent se lève et tire à lui des draps entiers de poussière, les gens se précipitent chez eux pour ne pas être coincés là où ils sont car la pluie peut durer ! La ruche s'affole, les vélos trépigent, les motos caracolent, les voitures filent comme des insectes fuyant le feu... En quelques minutes, il n'est pas improbable qu'une rue se soit instantanément vidée ! Les routes s'embourbent, les caniveaux dégorgent, les arbres servent de frêles abris. Les petits vendeurs remballent à la sauvette leurs étals. Le chaos de l'embouteillage laisse place au déluge céleste. Si tu es pauvre, tu vas beaucoup marcher avec peu d'arme pour ne pas être trempé, aucun taxi ne s'arrêtera pour te rapprocher de ta cahute et comme de toute façon, tu n'as pas assez pour payer la course, tu marches... Les murs sombres du ciel éclairent l'espace de funeste manière. Des éclairs rutilants zèbrent l'espace, le tonnerre volcanise les tympan. Avec les horreurs d'inondations que les gens ont subies il y a quelques mois, il s'agit bien de vite rentrer au bercail pour faire face si l'eau monte et quand la pluie trombillonne violemment dehors.

A défaut d'une pluie rafraîchissante, il faut que la chaleur écrasante qui poisse les vêtements tombe pour que Ouaga s'agite davantage encore et s'ébroue peu à peu... On réalise alors combien les gens d'ici ne sont pas vraiment d'immobiles casaniers que le soleil peut anesthésier en journée et qu'on aime aussi beaucoup le mouvement. Oh oui, Ouaga c'est l'ambiance ! Dhé ! Ouaga c'est le son, le brouhaha, les pétarades fumantes de chars (les mobylettes), les cireurs de chaussures ou les vendeurs de « lotus » (les mouchoirs en papier) qui hèlent les passants à chaque carrefour avec feux tricolores, les cafés assoupis le jour qui, le soir, se réveillent « maquis » où l'on boit et mange jusqu'à l'aube, les gos (demoiselles) en goguette aux bras du beau monde très sapé, les grands boulevards à l'occidentale, les poulets grillés, les gros 4X4 obscènes qui côtoient vélos délabrés et antiques motos... Ouagadougou s'avalanche sur nos existences comme un habit-mosaïque vaste et mémorable.

Enfin soudain, l'heure est venue de demander la route : au Burkina il n'est pas concevable de quitter les lieux en l'occurrence, désertier nous-mêmes les pages de cette escale consacrée à Ouagadougou sans demander à la maîtresse du lieu, Ouaga herself, si elle nous accorde la route, si elle accepte que nous rentrions au bercail pour vaquer à nos occupations habituelles et refermer la halte de mots jusqu'ici partagée avec elle. Oui, c'est Ouagadougou qui décide.

On va demander la route, puis encore, une troisième et dernière fois, on va demander la route !

Sereine et magnanime, Ouaga nous l'accorde, refermons les yeux doucement. Le soir couché, la ruche urbaine poursuivra ses bruissements à l'intérieur de nos crânes, le miel qui y sera concocté sera d'une saveur familière et affectueuse, dont on peut ne jamais se lasser.

# VILLE ET FEMME

Alice Ligier

Incapable de vivre, ni sans elle, ni sans moi,  
Incapable de vivre ni chez elle, ni chez moi...  
Nous sommes tes turbulences, tes scandales, tes excès  
Tes longues nuits solitaires, tes sandales, tes lacets.

Brest, la grisailleuse nuance mes silences.  
Brest, la noctambule recouvre tes absences.  
Brest, belle historique dessine mes défaites.  
Brest, la renaissance retrace mes conquêtes.

Nous sommes une ville, une femme ravivant tes tempêtes.  
Toi l'ami aux yeux clairs, bourru, fleur à la tête.  
En nos corps incertains, lieu de champs de bataille,  
Coincé entre nos âmes, tu joues l'épouvantail.

Tu nous fuis comme la peste finalement tu reviens  
Traîner dans nos bistrotts comme on conte au chagrin.  
Tu nous fuis sans jamais briser le moindre pont.  
Tu arpentés nos veines comme on naît d'un cocon.

Nos jeudis sont dansants, nous oublierons demain,  
Le goût de ta salive, déposée sur nos côtes.  
La musique te transforme, ta peau mue en satin,  
Alors du guitariste, nous devenons les hôtes.

Lorsque tu lèves le verre, tu frôles à peine nos bras  
Nous trinquons avec toi, tout en sachant déjà  
Que tu quitteras nos pores au lever du soleil,  
Là bas, une île t'attend à l'heure de l'éveil.

Si tu t'enfuis matin, c'est que cela t'effraye  
De nous voir tomber belles malgré nos traits tirés.  
Naguère, les hommes nous ont toutes deux dévastées.  
Il a nécessité d'habiles architectes  
Pour laisser s'engouffrer le vent dans nos artères.



Tu as le souffle court, ami du crépuscule!  
Nous te hélons sans cesse, tandis que tu recules  
Aux premiers mots d'amour de la rue Saint-Malo,  
Tu as le corps liquide et l'esprit un peu gros.

Ville et femme n'ont pas peur de tes rives sans or.  
Les Hommes qui nous peuplent ont le cœur si fragile,  
Le coude vacillant et les larmes fossiles.  
Nous sommes tes déchirures et tes cartes au trésor.

Si tout'fois tu t'permets, d'nous maudire à foison  
C'n'est pas sans ignorer que nos clefs de maison  
Seront toujours offertes aux sourires transparents  
Que nous seules pouvons lire, sur tes doigts en argent.

Toi, l'ami aux yeux clairs, teinté de l'océan,  
Tu as le souffle court, rendant salés nos vents,  
Ville et femme t'espèrent longuement sur leurs terres,  
Toi, marin, musicien aux sentiments contraires...



© Photo : Tof

# DELICIEUX ENNUIS DES RITES

## PROVINCIAUX

Henri-Pierre Rodriguez

Le temps court, le temps va vite, le désœuvré cherche à tuer ce temps qui aura sa peau, inexorablement.

Le temps qui va bouleverser le monde, l'hier s'efface dans le souvenir et l'aujourd'hui s'inscrit en futurs souvenirs dans nos mémoires.

Monde bouleversé, monde de bouleversements, rapides, trop rapides; la bonne santé d'hier est l'inquiétude du jour, le sourire d'avant est la querelle du moment, les saisons passent à leur rythme effréné, les étés meurent mais les neiges fondront; pour revenir encore et encore, les aiguilles de l'horloge profanent les jeunesses de rides crachées en plein visage, les parques inlassables tissent sans fin le fil de nos éphémérides et, non moins obstinée, la faucheuse fatale aiguise la lame de son outil.

Des lumières se meurent qui n'ont pas le temps de s'étioler en grisailles et des soleils, soudain, éclatent dans nos nuits.

Le rythme du temps, le temps de nos rythmes.

Fugaces instants. Impermanences sans cesse accrochées aux roues de la fortune... ou de l'infortune.

Le flux impétueux du temps qui nous échappe, de biefs en cascades, de plongées en résurgences connaît, pour notre repos passager, quelques rythmes qui, sans surprise, jalonnent, métronomes de nos jours, la succession des temps qui nous sont échus. J'aime l'ennui profond et rassurant des rites bienséants de nos attaches provinciales, nous mordons à l'hameçon du mensonge de la stabilité. Interrompant les agitations parisiennes ou le splendide isolement de nos thébaïdes campagnardes, les grands rassemblements des fêtes familiales exigés par nos calendriers colorent souvent nos vies de ces teintes de pérennité où le creux des conventions cycliques, au son éternel des cloches ou à la lumière des bougies d'anniversaire, bien que fois augmentées d'une, nous met en bouche un goût d'éternité.

Illusion rassurante.

Arrêts sur images : l'espace d'une langueur lénifiante assumée, nous jouons au bonheur avec le même appétit, qu'enfants, nous jouions à l'épicier ; nous nous extrayons du temps, nous octroyant en toute mauvaise foi un supplément de vie, celle des photographies où les sourires de plus en plus pâles et flous de ces chers évanouis s'obstinent à nous rappeler leur passage en des lieux en tous points semblables.

Si les hasards des successions ont préservé la jouissance de la même maison, il est poignant et rassurant de voir les générations successives organiser leur pose sur le même perron des beaux jours, décor identique pour autres comédiens.

Endors-toi, Chronos l'impitoyable.

Même si ce n'est qu'une convention, les nouveaux brins de buis des crucifix de nos chambres disent qu'un vert tout neuf abolit les dessèchements des douze mois passés. Tout sera certainement pareil dans les douze mois à venir qui seront aussi prodigues en peines et difficultés et aussi parcimonieux en joies, mais le vert de ces feuillages neufs projette une teinte d'espoir sur ces jours qui viennent.

Croire ou ne pas croire, peu importe, les rites de nos enfances nous lient à ce qui fut et jettent des ponts vers ce qui sera.

Sous cette forme.

Ou une autre...

Et puis, après Rameaux, l'éternel agneau pascal, après le froid sépulcral de l'office en cette vieille église, réunit dans les salons éternels de nos éternelles provinces le cercle des familles et de leurs alliés.

Il n'y aura pas d'échanges profonds, et non plus, bienséance oblige, de débat d'idées ; quelques allusions, vite réprimées sous les sourires de circonstance, masqueront même les rancœurs cuites, recuites et rissolées au sein des nœuds de vipères que sont aussi les familles.

Personne ne sera égratigné, le cercle est trop large pour que la confiance soit totale.

Tout est neutre, lisse, délicieusement ennuyeux et convenable, le verbe et les sourires endimanchés comme les convives habillés en "fête de famille" pour plaire à tout un chacun et ne choquer personne, glissent de généralités consensuelles en approbations bienveillantes, vers un état de léthargie de l'esprit et finalement de repos de l'âme.

Il paraît qu'il est des familles où les réunions tournent au règlement de comptes ou au crêpage de chignons, il en est même où les clivages politiques dégénèrent en batailles rangées, enfin cela on le dit, mais ici ce n'est pas le genre de la maison, nous savons nous tenir, nous.

Bercés par ce doux ronron, nous goûtons, surtout si les apéritifs étaient à la hauteur, la suavité qui lénifie nos esprits et met en pause nos inquiétudes; de là, étrangement, naît un bien-être de temps suspendu, de temps retrouvé qui sera aussi vite perdu, mais cela, nous nous refusons à le dire.

L'ordonnancement de la table est le théâtre méticuleux de raffinements réglés au millimètre par la soucieuse maîtresse de maison, les verres alignés comme militaires en revue se haussent du col sur leur pied et essaient de faire la nique au scintillement de l'argenterie; mais tout cela est vite bousculé par le déroulement du repas, véritable scénographie codifiée en succession de tableaux. Curieusement, la corbeille de pain joue d'audace en un déséquilibre alarmant sur le compotier de cristal bleu où elle a atterri Dieu seul sait comment; les coquilles des œufs colorés traditionnels s'ouvrent en pétales marbrées dans les soucoupes, c'est qu'en ménagère avisée l'hôtesse les a intégrés à la théorie des hors-d'œuvre, on ne gaspille pas dans les bonnes maisons.

Et la nave va... la liturgie du repas bouscule les jonquilles qui ornent le milieu de table et qui se font griller la politesse par la tendre douceur chocolatée des entremets.

Les lames des persifflages sont rangées dans l'étui de la bienséance, les médisances noyées dans la vapeur des alcools et le sucre des pâtisseries, les rancœurs inhibées par la béate torpeur; la journée passe impavide et inexorable, tout le monde a baissé la garde, les conversations sont amorties et on se rend compte avec effroi que l'après-midi est déjà bien avancée; un petit tour du propriétaire s'imposera afin de retrouver ses esprits avant le vrombissement des moteurs du retour.

Alors avant de replonger dans les turbulences de demain, je promène mes yeux dans la vaste maison accrochant ça et là les multiples détails de ce cocon familial qui ferait croire, pour un peu, à la sérénité.

Les orchidées de ce bureau donnent aux ennuyeuses paperasses des promesses de radieux exotisme, la coupe de cristal rose des années quarante pare d'une touche de luxe incongru telle étagère de l'office et, déjà fourbie par l'industrielle hôtesse aidée de quelques bonnes volontés, l'argenterie éclate de ses froids étincellements avant de rejoindre à nouveau, dûment enveloppée de tissus laineux, les profondeurs protectrices des placards.

Avant de quitter la table, symbole de ce qui a été, le verre vide n'offre plus en son fond que le dépôt des bons vins.

Le calice n'a pas été bu jusqu'à la lie...

Pour quand est l'amer ?



© Photo : HP Rodriguez

# LA VILLE

## Za Camion

Ce jour d'hiver, Paris ressemble à Londres.

Même lumière sur le boulevard Rochechouart  
Même dans la foule nous sommes seuls au monde,  
Je pense à toi où que tu sois, où que tu sois.

J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable mélange de tous les sentiments humains  
J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable silence au cœur de la fureur de vivre.

Ce jour encore à compter les secondes  
Qui nous séparent de l'autre moitié de nous-mêmes  
Nous sommes seuls, chacun de nous succombe  
Je pense à toi où que tu sois, où que tu sois

J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable mélange de tous les sentiments humains  
J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable silence au cœur de la fureur de vivre.

A tous petits pas je me rapproche de toi  
Pour un seul baiser je ferais n'importe quoi.  
Je poursuis ton ombre, je m'allonge sur elle  
Pour te baiser c'est pas n'importe quoi.  
Qui dira quelques fois des plaisirs solitaires  
Ils sont comme un halo dans un monde sans lumière....

J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable mélange de tous les sentiments humains  
J'aime et je n'aime pas la ville  
Incroyable silence au cœur de la fureur de vivre.

*Ecoutez la chanson "La ville" [ICI](#)*

# PAVÉS PAS VUS

Marcus Santner

Les semelles les foulent sans les voir :

Pavés pas vus, pavés pas pris et les yeux du passé se ferment dans l'attente d'une exhumation.

Combien de couches de poussières, de terres battues, de pierres écrasées ou de bitumes fumants ont tenté d'ensevelir la genèse de ma rue ?

Combien de mains ont saigné sur des manches si polis par la sueur que les pioches pleuraient les sanglots des serfs éreintés ?

Au début était le verbe...

Le verbe marcher sans abîmer, marcher dans la convivialité, marcher vers l'autre, et puis...

Les roues des carrosses l'ont brisée, les fers des chevaux l'ont martelée et même les revêtements modernes l'ont martyrisée comme une esclave asservie, une pauvre esclave sans réaction aux crevasses ouvertes.

Ma rue, ma belle rue, toi qui as bercé tant de jeux d'enfants, toi qui as guidé les fileuses en colère, laissé fuir un marquis trop coupable de noblesse intouchable, supporté le pas cadencé de l'occupant et même caché la plage sous tes pavés, ma chère rue, qu'es-tu devenue ?

Un espace formaté dédié au monstre automobile ?

Une allée clignotante de marchands qui ne marchent plus ?

Un terrain d'enjeu pour politiciens menteurs ?

Un caisson de non résonance pour décibels aux tentations si belles ?

Peu importe les égarements du modernisme aveugle, ta majesté survivra à son bourdonnement.

Ton passé sommeille sur ton avenir, ton hier surveille ton demain et ta plaque fière collée au mur du temple te glorifie par l'appellation immortelle de "Grande rue".

N.B : "Grande rue", appellation la plus courante en France après "rue de l'église", mais celle-ci ne m'a pas inspiré.

Pas plus que ça...



# ELLE EST NO MAN'S LAND

Maria Ivaldi Lozano

J'ai fait le voyage jusqu'à vous. Ne me demandez pas comment, je l'ignore moi-même. Dans chacun de mes silences vit une fille de ville rêvant des grands espaces. Peu m'importe cette discothèque branchée de L.A où les bimbos refaites à coup de scalpel balancent leur superficialité ! Tout ça en rêvant de devenir star.

Moi les stars, je ne les aime que dans l'espace. Quand elles flottent au vent lunaire et non sur un drapeau national pétrifié sur un t-shirt.

J'ai fait le voyage jusqu'ici, ne me demandez pas d'où je viens.

Los Angeles nocturne se reflète dans les verres alcoolisés que je finirais par boire à la santé de notre poète Kamau DAÀOOD !

Les anges, je les préfère dans l'espace. Encerclés par les étoiles et ivres de liberté, pas d'happy hours pour les black angels des bas quartiers.

Des bas quartiers où grésillent tout le jazz, toute la soul, tout le blues d'un univers opprimé.

J'ai mis mes lunettes de soleil en pleine nuit, pour voir dans L.A tout ce qui n'y est pas : les pommes du Minesotta et le rainy lake. La lumière nostalgique d'un vieux scénario.

Les scénarios à Hollywood se ramassent à la pelle et finissent sur des comptoirs de bars. Et moi, scénariste à mes heures, j'étais venue tenter ma chance à LA. J'ai gagné un emmy award pour mon œuvre "La ville invisible" et là je me suis dit que je devais vraiment être un personnage de Richard Matheson dans sa nouvelle Escamotage. Je n'ai jamais écrit cette œuvre, je ne suis pas scénariste, je ne suis pas à LA, je n'existe pas dans cette grande ville.

Je n'existe que dans l'univers. Au vent la Californie !

Les rues et les murs sont déformés, la nature a été raccourcie à l'image de cette manie américaine d'avaler les mots au point de ne plus rien comprendre.

J'ai fait le chemin jusqu'à vous, mais ne me demandez pas comment. Je ne le sais pas moi-même. Peut-être suis-je une orange perdue sur une carte postale, quelques mots scénarisés que vous pressez de vos doigts...

# THE SMELL OF US : GENÈSE DU PROJET

## Scribe

J'ai rencontré Larry Clark en 2008 lors des préparatifs de son exposition au Musée d'art Moderne de Paris. Nous avons immédiatement compris que malgré tout ce qui nous séparait, l'âge et la langue, nous partagions une vision commune de la jeunesse, du cinéma et le même désir de capturer les choses invisibles qui se retrouve dans le titre même de THE SMELL OF US.

Après avoir découvert mes poèmes et de longues heures de discussion, Larry m'a offert d'écrire le scénario d'un film pour lui, m'apprenant qu'il avait, depuis de nombreuses années, le désir de réaliser un film en France et notamment à Paris.

Nous nous sommes donc immergés dans le monde d'une certaine jeunesse parisienne, parcourant les spots et les skateparks, allant au fond des bars et des squats, marchant de longues heures sous la pluie en accostant tous ceux qui nous paraissaient correspondre aux personnages. J'ai enrichi le scénario chez Larry à New York pendant quelques mois et nous avons rencontré Pierre-Paul Puljiz (avec qui Larry avait déjà collaboré) et Gérard Lacroix qui ont embrassé le projet et sont devenus nos producteurs.



© Camille Treutenaere

Pendant trois ans, nous avons continué ce travail d'immersion avec deux amis, Camille et Marlon, dont la fraîcheur et la motivation nous ont permis de compléter ces castings sauvages avec succès.

Nous avons ainsi successivement vu nos personnages principaux s'incarner en Lukas, Hugo, Théo et Diane dont l'authenticité nous a tout de suite séduits.

Nous avons appris à nous connaître les uns les autres et sommes devenus proches. Nos déboires et nos anecdotes ont rapproché le script de la réalité et ont permis à Larry de se préparer au tournage en grand Method Director qu'il est.

Dernière étape en date, nous avons fait la connaissance de Peter Doherty dont la personnalité flamboyante nous a convaincu qu'il devait porter le message poétique du film.

# EN Y REVENANT...

Enfant de Novembre



© PhotoTof'

En y revenant, les contrées familières semblent receler encore de mystères inexplicés. À l'époque, nous sommes quelques esprits bien trempés à ne jamais cesser de remuer les ombres et les décombres nichées dans les secrets d'asphalte. Dans un élan sans faille, j'expérimente l'autre dans ses contradictions comme j'explore les sentiers et les sentiments.

Terrain merveilleux d'espaces verts, de parkings engorgés et de murs érigés en frontières comme des limites parentales qu'on cherche à dépasser, le quartier est un champ de batailles en tous genres, où de véritables guérillas enfantines inter-quartiers s'entremêlent aux dérisoires conflits d'adultes. Les seuls moments un peu fraternels et intergénérationnels sont nos parties de foot organisées certains dimanches sur le grand plateau d'herbe, entre mon immeuble et la façade commune de nos deux écoles jumelées avec des villes allemandes.

Entre amis, les jeux sont d'un autre genre et rompent avec l'éternel grand-messe sportif; il n'y a personne à réconcilier. Nous sommes libres dans nos rapports. Ainsi, l'on s'épanouit dans nos parties d'espionnage, traquant inlassablement le gardien de la cité, vieux bougre en blouse bleue qui aime à rôder dans les caves sous prétexte d'assurer la sécurité. Flanqué de noms d'oiseaux que n'aurait pas renié Ubu, il me fout la frousse à chacune de ses imprévisibles apparitions. En vérité, c'est lui qui nous espionne, et il s'agit pour nous de déjouer ses prévisions. Chaque fin de mois, missionné par les parents, je dois personnellement lui remettre le chèque du loyer, dont il met en cause le montant inscrit avant d'admettre qu'il se trompe; un rite et des rictus dans lesquels je plonge avec toujours la même naïveté. Il m'ordonne de payer à l'heure la prochaine fois, en guise de salutations amicales.

Le mercredi, c'est autour d'un nouveau rituel directement inspiré du pervers que l'on se retrouve. Les copains et moi pouvons nous targuer d'être en avance sur nos âges : chaque semaine, avec un rythme plus intensif lors des vacances scolaires, nous passons notre service militaire dans une base secrète, entre deux buissons. Comme chacun, je passe du statut de jeune débutant à celui de soldat supérieur, et inversement, quand ce n'est pas celui de larbin. Il me faut alors supporter, entre deux séances de cinquante pompes que des fous rires m'empêchent de mener à bien, quelques missions bien senties nées de l'infâme imagination du chef du moment. Je rampe parfois presque une heure au hasard des rues, missionné pour repérer l'ennemi sûrement planqué dans la petite mare du quartier, là où à d'autres moments l'on y pêche des têtards qui puants pourriront dans la poubelle familiale ou dans la machine à laver. Le retour à la base, laborieux, aboutit parfois à des conflits moins ludiques qu'il s'agit de clore par un dispersement immédiat. Aux jours de gloire, lorsque c'est à mon tour d'incarner le chef, j'ai très tôt de me glisser insidieusement sous le manteau plus radical d'un odieux félon, petit dictateur en herbe heureux de prendre en grippe ceux par qui mes écorchures se sont dessinées. Si j'en ai fait pleurer plus d'un, je garde trace de quelques belles et douces empreintes nées des sévices de mes amis.

Parfois, rien ne se passe. Le quartier ressemble à un désert goudronné propice à l'ennui. J'y traîne ma solitude d'enfant anxieux comme une semelle déchirée. Tous les bancs, tous les murets ont supporté mon poids plume alourdi d'interrogations interminables et confuses, et sur lesquelles je ne mettrai des mots précis que bien plus tard. Je trouve rarement chaussure à mon pied, et je demeure en errance avec ma semelle lamentable...

Sur des nuages en ciment, squizzant ma peur du vide, je verse quelques larmes amoureuses ; dans la bibliothèque suspendue au-dessus de la mare à têtards, j'expulse des angoisses au hasard des livres ouverts. Attendant ma promesse, je singe des horloges ; construis patiemment mon palais idéal, tel le Facteur Cheval. Aux alentours, je côtoie les émotions les plus contradictoires, de l'excitation pleine d'espoirs à l'ennui lancinant, jusqu'au sentiment

d'exil où, pendu à des poèmes, je suis recluse d'Ahmerst. Je m'invente des muses. Ensemble, nous traversons des pays merveilleux entaillés d'horizons en papier peint. Et quand germe le crépuscule, j'entends Lilith et les succubes.

Avec Sylvain, quand il est là, nous cramons des bâtons de sucette dont l'odeur répugnante nous promet des fous rires. Sans compter les batailles phalliques et nos offensives à coups de capotes à eau ! Sous le hall de l'immeuble, on épie la grande Véronique ployant sous les déferlements énamourés de son petit copain du moment. La grisaille s'illumine. Le quotidien reprend du poil de la bête. Tant de terres attendent encore qu'on les explore...

Non loin du quartier, une chapelle secrète est planquée sur le bord de la route, habilement dissimulée par les feuillages, les murs et le sens écologique inquiétant de la ville. À l'intérieur, le spectacle est des plus étonnants: un énorme tas de paille se trouve entassé, là où habituellement s'élève un autel. Le mur juste derrière est recouvert d'inscriptions taguées, de dessins freudiens et d'auréoles encore fraîches de pisse anonyme. De rares vestiges christiques sont en phase terminale de décomposition, et quelque saint effrité pend au désarroi de l'espace qu'offre le temps. Une petite plateforme en ciment située à droite supporte de multiples tas de ferraille et autres déchets de la vie humaine. À gauche, est posé sur un chevalet un étrange tableau dont la toile semble avoir été violemment déchirée. Les rares recoins intacts de l'œuvre laissent apparaître des symboles inconnus. Opération coups d'balai pour les copains et moi, qui voyons en ce lieu le toit idéal pour y abriter nos intentions à venir. Nous y laissons sur le sol quelques bâtons vides de poudre, stimulants acidulés sans lesquels nous n'aurions peut-être le courage de rien...

En y revenant, je réalise que le territoire autrefois occupé par nos élucubrations semble n'en avoir rien retenu, sinon la vague brume éparse d'un jadis à réinventer. Je dénoue ma gorge traversée de couleuvres...

Des lieux où j'ai vécu, j'assiste à leur effacement progressif. Les milliers de repères qu'au fil des jours l'on s'approprie périlclitent sous le joug de l'aménagement urbain. Les balades de jadis dans les grands espaces verts s'éparpillent sous la gaine des bulldozers. Et tout ce que l'on se dit la nuit entre deux villes...

Nul détail des espaces parcourus n'échappe à l'attention du regard neuf ; la ville semble subtile en suggérant ici des sourires complices, là des cris d'alerte. Peuplée de visages invisibles, elle semble se mouvoir en digne créature mutante, sorte de méduse géante aux étranges tentacules...

Les derniers chemins d'antan s'effacent sous les poussières et les truilles; des bouts de clôture oubliés ici et là me ramènent au goût des mûres,

Quelques pas avant de rejoindre l'étang,  
il y a le pré au cheval noir.  
Il y a le pré.

L'immense chantier remue tous les recoins autrefois vénérés, là où l'on se lovait dans la chaleur des amitiés passagères et dans l'amour des êtres chers. Partout fleurissent des tiges de béton, s'étendent partout en la matière, et l'on s'excusera de marcher sur la terre... Le périmètre des quelques verdure épargnées tend à se réduire, mais est encore assez large pour y recevoir tous les honneurs canins. Ouf ! Rien n'est perdu !

La place de l'église partage son pré-carré avec les locaux provisoires d'une banque chichement équipée en caméras. Une belle maison lui sera construite, pour accueillir au mieux ses fidèles épargnants... Sur la même place, on a troqué la convivialité de l'épicerie du coin contre une agence immobilière et la pizzeria contre un salon de coiffure. Aux petits services du quotidien, il s'agit de dire adieu ; désormais, tu achètes ta maison et tu parais ton brushing.

D'étreinte au bitume dont les nuits reluisent avec la pluie, il n'en ressort qu'une affreuse amertume. J'ai trop humé de cette fausse matière, de ce béton foutraque, sol hostile dans un solstice inadéquat. Aussi, quand jadis papa entretient son goût prononcé pour les recoins de la dite France profonde, nous faisant parcourir les régions été après été, je saisis sans mal l'occasion de faire le plein d'oxygène. J'implore l'odeur plurielle des prés sauvages de me libérer de toute mémoire olfactive. Je goûte sans retenue aux merveilles des espaces verts. Je suis manant d'outresonge, traînant son mal d'aurore, ses Gaspard de la nuit et le revers des lieux. De cette maison immense perdue au fin fond de la Dordogne, riche d'un immense champ que reniflent quelques vaches et d'une Poste située à quelques kilomètres -existe-t-elle encore ?-, à ce chalet juché sur le collet d'Alvar et que visitait chaque matin à l'heure du petit déj' un âne peu farouche, je goûte à la saveur des grands espaces en plein air, doués certes de clôtures et autres délimitations facilement contournables, mais assez vastes pour y papillonner, y explorer les faces cachées, y jouir en somme.

Puis-je garder ce goût des lieux perdus intact, ces petits et grands espaces où l'on ne croise rien d'autre que la beauté sauvage de la nature. Du large du Finistère, sur ses pointes les plus extrêmes où, loin de la mitraille des glauques, se donnent à voir les grands ballets d'écumes, de la forêt ernstienne de mon enfance, de ces univers oniriques en formation nimbés de nébuleuses mystérieuses, offrant à ma vue le tableau d'une intrigue inquiétante, de tous ces labyrinthes extravagants d'où se déploient des constellations d'étoiles et de points noirs reliés par des actes manqués, de ces villes mystérieuses que je traverse chaque nuit, le corps immobile et l'inconscient déchaîné, villes aux mille points cardinaux, aux tours

vertigineuses, aux chiens cruels que je croise, aux furies Erinyes incarnées en méduses, lieux d'antan, lieux récents, lieux peut-être à venir, délicieusement inconnus et pourtant familiers, de ces grandes maisons où je vais et je viens, aux étages désordonnés, aux escaliers sans haut ni bas, où descendre c'est monter, et monter c'est descendre, j'en retiens leur nature familière, peut-être familiale, repaires où se jouent la comédie et la tragédie des liens affectifs qui s'y opèrent, la folie ambiante du faste et du funeste, propices à la réouverture des possibles, comme en un long déploiement de rhizomes, de lignes de fuite et d'éclaircies, d'ombre et de lumière



# LA DERNIÈRE VILLE INVISIBLE

Cicero Melo

Mais, au-delà des villes invisibles,  
O, Italo,  
Que je vous avais décrit,  
Il y avait un plus  
En dehors des murs de ton royaume.

Son nom était Ténèbres.

Là, les coquilles du temps  
Triturent les os  
Des étoiles...



© PhotoTof'

# POSTFACE

## Air Nama

Les frontières, les limites sont elles d'abord physiques ?

Le paysage est t il une élaboration humaine ou le fruit de nature ?

L'évolution naturelle est t elle hasardeuse ?

Le thème de ce recueil est une porte ouverte a l'envolée de mon imaginaire. Je viens de lui ouvrir la porte de la cage, par un acte psycho-magique, je suis libre. La cellule mentale de mon enfermement a éclaté en grains de sable, que je disperse au vent, dans les mers, les rivières, les cascades et le sang.

L'espace, support de nos villes, territoires, prairies et paysages aspire aux frontières, comme les tours de Gibraltar marquaient les limites d'un monde plat et fini. Mon rêve de jeunesse était de devenir médecin sans frontières. Je ne suis pas médecin, j'avais une problématique de territoire à résoudre avant. J'aménage le territoire dans la fonction publique territoriale. Les clins d'œil de la vie sont tordants.

Bref, parenthèse où je m'écarte du sujet, défaisant et reconstruisant a chaque mot, les contours de ce texte, qui restera sans queue ni tête.

Le regret doux amer de mon rêve avorté alimentait une mélancolie lointaine, ou l'inverse. J'aurais voulu être un artiste, pour pouvoir faire mon numéro. Avoir une vie aventurière, entre pluies diluviennes et champs de boue, soigner les nécessiteux.

Je suis allergique aux piqûres de moustiques, de tourne de l'œil a la vue du sang et l'odeur de vomi me fait vomir. Sans exagération. Mes enfants lorsqu'ils sont malades me tiennent à l'écart.

Et pourtant, aujourd'hui libérée des carcans, des poids imaginés dont la réalité m'enserrait, je me vis accomplie. Je suis un médecin sans frontières en devenir. Et les frontières ne sont pas celles que j'avais imaginées. Elles ne sont pas territoriales, ni physiques, ni visibles. Les nouvelles médecines nous parlent de quantique, d'énergies à mouvoir, de cellules émotives, d'empreintes génétiques.

Notre paysage est le fruit de l'élaboration humaine. Le reflet de notre humanité. Au delà des tours de Gibraltar, j'ai guéri de mon regret, libéré les pollens de l'histoire, percé les bulles et levé les voiles.

On ne sait jamais le cadeau prochain. Merci.

*Merci à*

*Za Camion pour l'idée "urbaine" initiale...*



© Collage : Le Fil Céleste, 2013

LATédition – Juillet 2013

<sup>1</sup> Les villes invisibles, *Italo Calvino*, Ed.Seuil, collections "Cadre vert" et "Points", traduction de l'italien par Jean Thibaudeau.